



DES LIVRES POUR LES 8 A 16 ANS



Comptes rendus de Emilie FAURE, Jeanine LEHOUX et Claude CHARBONNIER

C.E.2 - C.M.1

Anne C. VESTLY
AURORE ET LA PETITE AUTO BLEUE

Ed. Hatier, «Bibliothèque de l'Amitié».

Si vous avez aimé *Aurore, la petite fille du bâtiment Z* (même collection) et l'histoire de cette famille un peu en marge des autres où la maman travaille tandis que le papa poursuit ses études en s'occupant du ménage... alors restez sur ce bon souvenir. Ce nouvel ouvrage est pâle et triste en comparaison... L'auteur a sans doute voulu exploiter «le filon»... mais le résultat est très décevant.

C.M.2

Pierre PELOT
LES ETOILES ENSEVELIES

Bibliothèque de l'Amitié.

Antonio, un émigré espagnol, se retrouve, amer, devant le manque de compréhension, la haine même qu'il a rencontrés dans notre pays, et il repart.

Sur sa route, il croise un enfant, Ludo, à qui il manque aussi la tendresse. L'adulte et l'enfant se lient d'amitié. Antonio aide Ludo à trouver ce qu'il cherche, et, alors que l'enfant est heureux, l'adulte repart, de nouveau seul...

Intérêt des enfants : Ils avaient rencontré Pierre Pelot et avaient alors discuté avec lui de son livre : *Le pays des rivières sans nom*. Sur leur demande, je leur proposais un autre livre du même auteur et, en moins de quinze jours, ils ont pénétré *Les étoiles ensevelies*.

Ils ont compris qu'une fois encore, Pierre Pelot leur signifiait qu'on n'est jamais tout à fait seul. Ils ont trouvé la fin émouvante (Antonio ne peut épouser la femme qu'il aime).

Prolongements dans ma classe :

- Une longue lettre leur a permis de communiquer avec l'écrivain. Ils lui ont posé des questions pour savoir le pourquoi de sa dédicace, l'importance numérique des immigrés dans sa région. Ils lui ont fait des remarques sur son style, sur son insistance à rendre la nature «vivante».

— Un mot — *gosse-mystère* — les a «accrochés» et un poème collectif est né.

- Ils ont illustré certains passages du livre.

— Ils ont parlé des «étoiles ensevelies» à leurs correspondants.

— A plusieurs reprises, nous avons tenté de répondre aux questions qu'ils se posaient :

* Le temps a-t-il une influence sur notre caractère ?

* Pourquoi se râcle-t-on la gorge ?

* Quelles formalités doit remplir un immigré qui cherche du travail ? A quelles difficultés se heurte-t-il ?

— La lecture de ce livre leur a procuré un plaisir profond.

Remarque : Je crois qu'il vaut mieux proposer ce livre en fin de C.M.2, quand les enfants ont déjà acquis le goût de lire.

Jacqueline VERLY
LES LOUPIOTS DU HAUT-RAVIN

Transportés dans un hameau vosgien, vers 1850, nous suivons des tisserands pauvres, tour à tour voués au travail artisanal, puis au chômage, enfin au tissage à la fabrique.

Chez l'un d'eux vivent deux êtres bien défavorisés : Marie-Jacobée, une infirme, et Fabricius, dont le père a été condamné

aux travaux forcés à perpétuité. Par bonheur, la tendresse que leur portent une voisine, la Tite-Mère, et le vieil Ulric, aide ces enfants à surmonter leur tragique situation.

Intérêt des enfants : Je crois qu'ils ont vécu l'angoisse des héros du livre, mais qu'avec eux aussi, ils ont été rassurés lorsque leur sort s'est amélioré.

Peut-être aussi ont-ils opéré un transfert sur celle en qui chaque loupot pouvait trouver la tendresse ?

Ils ont encore beaucoup réfléchi sur le bouleversement qu'apporte chez un travailleur le chômage, puis une reconversion non préparée.

Prolongements dans ma classe :

— Les prénoms en usage vers 1850 dans les Vosges les ayant surpris, un groupe d'enfant a consulté à la mairie de notre ville les registres d'état-civil. Ces registres faisant mention d'enfants trouvés, d'enfants naturels, ils se sont documentés pour savoir le pourquoi d'une telle réalité.

— Ils ont aussi fait des recherches sur la condition sociale vers 1850, sur le travail des enfants (cf. écrivains témoins du peuple).

— Une mère d'élève a montré comment on tissait, réemployant tout le vocabulaire associé à cette technique. Elle a expliqué comment on procédait pour teindre à partir de plantes (genêts, pelures d'oignon...) et alun. (Depuis, plusieurs enfants se font offrir un métier à tisser pour Noël).

— Un enfant a tissé l'écossois décrit à la page 19 du livre et en a confectionné une enveloppe de serviette destinée à Jacqueline Verly. Un autre a brodé sur un coussin le titre du livre et a proposé à ses copains d'en faire d'autres pour les livres qu'ils auront aimés.

— Jacqueline Verly ayant reçu le prix Erckmann-Chatrion pour ce livre une discussion est née sur l'attribution des prix littéraires.

— Ce livre a provoqué l'écriture chez une des mes élèves ; il a été l'occasion d'un dialogue avec l'auteur, avec les correspondants qui, à leur tour, ont décidé de le lire.

En conclusion, les enfants ont lu *Les loupots du Haut-Ravin* en profondeur.

Anne PIERJEAN
MARIKA

Collection Spirale.

Dans une classe de hameau arrive un jour une petite sauvageonne, Marika. Parmi les élèves, se trouve un enfant exceptionnel, Chris, qui, aidé par des adultes très compréhensifs réussira, petit à petit, à apprivoiser cette nouvelle camarade de classe. Au fil des pages se tisse une ligue d'amitié, de tendresse qui parviendront à transformer l'enfant triste en fillette heureuse. S'installe aussi l'amour entre deux adultes et, en filigrane, celui de Chris pour Marika.

Intérêt des enfants : Marika a été, pour eux, une double rencontre : celle avec le livre (dévorer en une semaine), celle avec l'écrivain.

Et puis, ils ont suivi avec passion la lente métamorphose d'«un chat écorché» en une fillette équilibrée, sociable, épanouie. D'autre plus, cette histoire finit bien, d'où réconfort pour des lecteurs encore fragiles.

Il me semble que ce livre très visuel devrait passionner les enfants de S.E.S., de classes à programmes allégés... Ils trouveraient un enfant qui leur ressemble mais ils seraient rassurés devant le pouvoir opéré par la tendresse des adultes sur cette sauvageonne.

Prolongement dans ma classe : Ce livre lu fin juin a eu pour seul prolongement un dialogue, mais combien riche, avec l'écrivain ! Voici, sommairement rapportée, l'analyse qu'ils ont faite du livre :

Ils ont noté la cadence des phrases, les descriptions qui mimaient le balancement de la mer, bref, toutes les tournures qui contenaient un écart.

Anne Pierjean leur a confié qu'elle écrivait ses livres à l'oreille, que ses histoires étaient la transposition de films préconstruits en elle.

Ils ont parlé de la responsabilité de chacun, des parents à l'égard de leurs enfants. Ils ont rapproché ce livre du *Petit Prince* (lu peu avant en classe), d'autres œuvres aussi (*La petite fille venue d'ailleurs...*).

Ils ont remarqué les multiples ressources de l'écrivain pour traduire le changement de comportement de la fillette.

Ils ont senti le symbole sous-tendu par «*la cage de cheveux noirs*» dans laquelle s'enfermait Marika quand elle était encore incapable d'aimer.

Ils se sont reconnus dans la manière dont Chris libérait son agressivité sur les objets.

Ils ont senti tous les mouvements d'aller-recul nécessaires pour arriver à l'approvisionnement de Marika.

Ils ont interrogé l'auteur sur la part qu'elle puise dans la réalité, pour écrire ses livres.

En conclusion : Après la lecture de ce livre, les enfants les plus défavorisés se sentent peut-être un peu mieux nantis devant Marika «*qui porte toute la misère du Monde*». Oui, Marika est un livre très sécurisant où l'écrivain aborde pourtant le problème, combien intemporel, de la rivalité dans la fratrie.

6e - 5e

Maria GRIPE

LA FILLE DE PAPA PELERINE

Ed. Hatier, Bibliothèque de l'Amitié.

Tout comme Julie (*Julie ou le papa du soir*, même auteur, même collection), Loëlla est à la recherche du père qu'elle ne connaît pas, qu'elle espère et qu'elle va enfin rencontrer.

C'est un livre plein de sensibilité et de poésie. Au début on juge un peu excessive la situation de Loëlla : enfant de douze ans, seule avec ses deux petits frères au milieu de la forêt, abandonnée par une mère qui ne tient pas ses promesses. On oublie vite ce côté invraisemblable pour ne penser qu'à Loëlla qui s'invente un monde à elle, un monde peuplé d'un épouvantail, «*le papa pèlerine*», de formules magiques pour éloigner les malheurs. Qu'il est donc difficile pour une enfant d'être connue des grandes personnes qui disent «*comprendre*» ! Seule Madame Adine lui donne un peu de cette chaleur dont elle a tant besoin. Mais Loëlla doit quitter ses framboisiers, sa maison, ses frères pour aller en pension. Elle devra faire la connaissance d'un monde étrange et hostile : la ville et ses citadins...

Je me demande si tous les enfants sont armés comme Loëlla pour lutter contre la détresse :

— Elle refuse de s'attacher pour ne pas souffrir ;
— Elle veut croire comme le dit Madame Adine que «*tout à un sens*», que son rêve est si fort qu'il deviendra réalité.

C'est un livre optimiste : Loëlla, après avoir frôlé la catastrophe s'entend enfin dire : «*C'est donc toi, ma fille*».

Ce livre doit inciter les lecteurs à être prudents dans leurs jugements : Mona, autre adolescente de la pension joue les décontractées, les affranchies, mais la nuit n'étouffe pas ses pleurs. Elle aussi souffre. Pourquoi ces escapades avec les garçons, ce maquillage voyant ? Chacun choisit ses remèdes pour combler ce vide affectif.

4e - 3e

Francine DE SELVE
LE POMMIER DOUX

Ed. Magnard, «*Fantasia*».

En Franche-Comté, dans les années cinquante, Stéphanie, l'aînée d'une famille nombreuse et peu fortunée, fait son apprentissage

de la vie. Rude apprentissage : les «*petits*» dont il faut s'occuper, la mère à aider, les mille et un travaux de la maison où l'on dort à quatre dans une chambre et où l'eau courante n'existe pas...

Et puis l'école où «*elle luttait seconde après seconde pour ne pas poser sa tête sur ses bras repliés sur le pupitre. Dormir ! ah ! dormir... Stéphanie entendait une voix sans que les mots puissent atteindre son esprit...*»

La chance de Stéphanie, ce sera sa rencontre avec la nouvelle institutrice qui saura deviner le drame de cette gosse privée de son enfance et trop tôt confrontée à la réalité impitoyable de la misère morale et matérielle dans une famille où les malentendus, les invectives ou le silence ont remplacé la communication. En définitive, Stéphanie se tirera d'affaire... non sans mal. Révoltes, déchirures, ruptures, cicatrices jalonnent un itinéraire qui aurait pu s'achever tragiquement. Mais, comme le précise l'éditeur, cette réussite est exceptionnelle. Combien, dans les mêmes conditions, en sont sortis mutilés, brisés !

Le livre a le mérite d'aborder de front des problèmes difficiles, voire délicats : les conséquences sur la vie familiale des multiples maternités, le rôle de l'aînée dans les familles nombreuses, le retentissement des mésententes conjugales, la misère et la résignation de ceux qui ont accepté leur sort, la difficulté de «*vivre*» et de «*s'en sortir*» lorsqu'on est issu du sous-prolétariat : «*Je ne veux pas être comme maman... Je veux avoir un métier, gagner de l'argent, savoir me débrouiller toute seule... Je voulais avoir un métier qui me plaise pour ne pas vivre comme papa... des choses... au jour le jour... pour toucher ma paie à la fin du mois.*»

Combien de Stéphanie encore, en C.P.P.N. ou dans les «*classes à programme allégé* ? » Ce roman, chargé d'émotion, parle encore, au présent, d'aujourd'hui.

Hans-Georg NOACK
HIER A BERLIN

Coll. «*Les chemins de l'amitié*».

Décembre 1932 - 30 avril 1945 (suicide d'Hitler). C'est entre ces deux dates que s'inscrit ce livre qui évoque l'histoire du nazisme, au travers des répercussions qu'elle engendre dans la famille Weber (le père aux idées socialistes, la mère et deux garçons). La montée du chômage, l'appel aux chefs («*une main de fer et un bon balai. Hitler est l'homme qu'il faut. Avec lui tout rentrera dans l'ordre...*» dit l'un des personnages), les bagarres, le déferlement de l'antisémitisme et aussi les velléités de résistance (le père, après avoir hésité, s'y rallie), le conditionnement des corps et des esprits (sensible au travers de l'itinéraire d'un des garçons), la montée du racisme, la guerre et ses horreurs, la haine qui s'installe dans les familles entre pro-hitlériens et anti-nazis... C'est une évocation souvent juste de cette période.

En introduction à chaque chapitre, le rappel de quelques faits historiques, économiques ou sociaux servent de points de repère. Au travers de l'itinéraire des Weber, c'est l'histoire de l'Allemagne nazie qu'évoque l'auteur et le formidable conditionnement d'un peuple. Livre utile, porteur de questions, écrit pour donner matière à réflexion car «*l'histoire doit nous amener à réfléchir, non à blâmer. Nous reprochons trop souvent aux autres des fautes que nous n'avons pas été en situation de commettre. L'histoire est là pour nous éclairer. Pour nous apprendre aussi à rester vigilants*» (H.-G. Noack).

Parce que je partage cette préoccupation de l'auteur, je n'en suis que plus à l'aise pour regretter l'indigence des documents qui devraient aider le lecteur à «*en savoir plus*» : textes sommaires, bibliographie réduite et souvent trop difficile (ni *Le journal d'Anne Franck*, ni les livres de C. Bernadac ne sont cités), filmographie curieuse (*Lacombe Lucien, Les guichets du Louvre* peuvent-ils vraiment aider à comprendre le phénomène nazi, son avènement ?)... Faut-il penser que peu à peu la collection s'achemine vers la disparition de ces pages qui constituaient pourtant une initiative intéressante ? Ce serait regrettable.

En résumé un bon ouvrage qui associé au film de R. Lester (*Mein Kampf*) peut permettre de mieux appréhender ce que fut le nazisme, et surtout comment il a pu s'établir... car si l'on parle beaucoup des conséquences de l'hitlérisme, on oublie parfois de s'interroger sur les causes qui ont permis à un peintre en bâtiment de devenir le führer que l'on sait.